

Harar, cette cité où Rimbaud traîna son infortune

La ville qui murmure à l'oreille des hyènes

Courrier International - 17 août 2004

Harar a passé un étrange pacte avec les hyènes qui terrorisent le reste de l'Éthiopie.

Entre chien et loup, les bêtes féroces dévorent l'aja, un ragoût préparé par les habitants de la citadelle oubliée.

Une ville fortifiée, grise et ocre, prise dans l'étau d'âpres montagnes qui semblent étouffer le moindre souffle de vie. Quelques minarets pointent derrière les murailles anciennes, et l'on entend, au loin, les appels des muezzins pour la deuxième prière du matin. Nous sommes à Harar, forteresse musulmane enclavée dans l'est de la très chrétienne Éthiopie : cité irréductible, fière de son histoire, éloignée de tout - dans l'espace, mais aussi dans le temps, tant elle semble figée dans une époque irréelle. Ici séjourna l'infortuné Arthur Rimbaud. Le soir, tandis que les étoiles montent dans le ciel, les hyènes descendent des montagnes et encerclent la ville, qui a fermé ses portes. Ces affreux charognards fouillent les poubelles en riant, à la recherche de viande avariée. Et l'on se demande de quoi peuvent bien rire des animaux aussi laids : peut-être d'eux-mêmes et de leur sort. Alors, Ahmed, l'ami des hyènes, sort leur donner à manger.

Le voyageur est immédiatement plongé dans un autre siècle : le "marché chrétien", installé à l'extérieur de la muraille, près de la porte de Choa, propose une éblouissante variété de légumes, de fruits, d'épices et de fruits secs. Les toilettes chatoyantes des femmes amharas frémissent dans la lumière, tandis que les piétons se fraient un chemin parmi les troupeaux de chèvres, d'ânes et les taxis tirés par de tout petits chevaux, les célèbres gharis. Harar aurait été fondée au XIIe siècle, mais ce n'est qu'au XVIe siècle qu'elle prend de l'importance. Elle se mue alors en un riche carrefour commercial, grâce au café, excellent dans la région, et au trafic d'esclaves. A cette époque, elle devient également le principal foyer musulman d'Éthiopie, ce qui la conduit à prendre constamment les armes contre les empereurs coptes qui sont à la tête du pays. Harar reste un foyer de rébellion jusqu'en 1887, quand elle est définitivement écrasée par Ménélik II, oncle au deuxième degré d'Hailé Sélassié Ier, le dernier empereur d'Éthiopie.

Les plus fidèles témoins de cette époque mouvementée sont les hautes murailles, en parfait état de conservation, qui entourent la ville. Aujourd'hui encore, les six portes ferment à la tombée de la nuit. Elles portent les noms de Choa, Sanga, Erer, Buda et Fallana. La plus peuplée est assurément celle de Choa, par laquelle nous venons de plonger dans ce dédale de passages étroits, un labyrinthe qui vous donne l'illusion d'être au cœur d'une seule et même habitation divisée en centaines de petites pièces reliées par de minuscules boyaux. Trente-trois mille âmes vivent aujourd'hui dans les murs de cette cité oubliée du temps. On dénombre à Harar pas moins de 99 mosquées, dont la plupart sont de petites constructions d'un étage surmontées d'un fin minaret. Depuis la fin du XIXe siècle, les minorités copte et catholique disposent respectivement d'un temple orthodoxe et d'une modeste église à peu près déserte.

Les habitants de Harar sont fiers de montrer leurs deux principaux monuments. Le premier est le palais des gouverneurs, un bâtiment biscornu de deux étages, de style indien, construit pour le gouverneur Makonnen, neveu de Ménélik et père d'Hailé Sélassié, qui passa ici sa jeunesse. Cette bâtisse est aujourd'hui occupée par plusieurs familles modestes qui se partagent ses étages jadis somptueux. Au rez-de-chaussée, la salle qui servait d'écrin aux réceptions fastueuses de Makonnen abrite désormais le cabinet du cheikh et médecin Mohammed Haji Bourshra, qui se dit capable de guérir presque tout : diarrhées, gastrites, douleurs génitales, maladies vénériennes ou mentales, et même le cancer.

L'autre monument est la maison de Rimbaud, qui vécut dix ans à Harar. En réalité, ce n'est pas sa maison - car on ignore où vécut le poète -, mais une luxueuse demeure que le ministère de la Culture français a décidé de réhabiliter et de transformer en musée pour rendre hommage à cet écrivain. Pourtant, il ne vécut pas heureux à Harar. En 1879, à 25 ans, il se préparait à quitter Paris pour toujours. "Je ne pense plus jamais à la littérature", disait-il à l'époque. Il tiendra parole : après son départ de France, il n'écrira plus, hormis des lettres et une chronique pour la Société française de géographie.

C'est comme employé d'une entreprise française spécialisée dans le commerce du café qu'il arrive à Harar, en 1880. Il espère faire fortune, mais il n'est pas fait pour les affaires. Rimbaud déteste Harar. "Je vis d'une façon fort ennuyeuse et sans profits. (...) Ce climat-ci est fort traître." Quelques mois avant son arrivée, il a contracté la syphilis, le mal qui finira par l'emporter onze ans plus tard.

Ruiné, le poète essaie ensuite de faire fortune dans le commerce d'esclaves, mais le résultat s'avère tout aussi désastreux. Celui qui était l'un des plus grands poètes de son siècle deviendra l'un des pires commerçants européens qui aient jamais débarqué en Afrique. Son esprit, lui, s'est définitivement converti au nomadisme pendant ces années de vadrouille au milieu des paysages désolés d'Éthiopie. Au printemps 1891, gravement malade, il doit rentrer en France, où il sera amputé d'une jambe. En novembre, il meurt à Marseille. Pendant son agonie, il demandera à son entourage de le laisser se lever pour retourner en Éthiopie. Plusieurs années auparavant, il avait écrit ce vers prémonitoire : "Allons ! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère".

Harar reste aujourd'hui une ville bruyante et commerçante. Elle ressemble presque à un seul et grand marché, où les différents métiers seraient regroupés par quartiers : les ateliers des forgerons dans les ruelles proches de la porte de Buda, les tailleurs à deux pas du marché central, dans une rue que les gens du cru appellent makina guirguir à cause du bruit des vieilles machines à coudre. Au marché Madde Dudú, sur les terrasses qui dominent les étals des bouchers, vautours et milans attendent patiemment la fin de la journée pour descendre se gaver d'abats. Des femmes somaliennes, amharas et oromos étalent leurs marchandises (bois de chauffe, charbon) sur le sol. Devant le moulin, une file de clients attend de faire moudre son blé pour 20 centimes de birr le kilo [17 centimes environ].

Il n'est pas rare, dans cette ville aux allures de labyrinthe, que les gens invitent le visiteur à boire un verre de thé, de café ou à fumer une pipe à eau, qu'on appelle ici geie. J'ai bu un thé avec Hamina et sa mère, qui m'avaient gentiment ouvert leur porte. Elles ont insisté pour me vendre des pièces de monnaie anciennes et des colliers d'ambre. Je leur ai dit que je ne pouvais pas surcharger mon sac à dos. Harima, une jeune fille sensuelle et élégante, qui sourit avec coquetterie en fumant son geie, m'interroge : "Pourquoi vous ne m'emmenez pas en Europe avec vous ?" Je lui réponds qu'elle ne tiendrait pas dans mon sac à dos. Elle rit de bon cœur.

La place principale est le centre névralgique d'Harar. D'ici partent les cinq plus larges artères de la ville, au bout desquelles se dressent les cinq portes. Des contrebandiers y vendent des alcools occidentaux, sans doute frelatés, et du tabac blond américain, fabriqué à Djibouti, pour l'équivalent de 4 FF le paquet. On peut également y acheter la tala, la boisson alcoolisée locale, et surtout le qat, les feuilles d'une plante aux propriétés légèrement euphorisantes, cultivée dans les environs de Harar, dont elle est l'une des principales sources de richesse. Toute l'Éthiopie mâche le qat et en exporte d'énormes quantités vers Djibouti, où il fait fureur. Un avion chargé de qat décolle tous les jours de Harar à destination de Djibouti. D'innombrables véhicules de contrebande font le même trajet par la route à des vitesses hallucinantes : les feuilles de qat perdent leurs propriétés deux jours après avoir été coupées.

La nuit tombe peu à peu sur la ville. Après les dernières prières des muezzins, les vendeurs des marchés abandonnent leur poste, laissant vautours et milans s'occuper des restes. Ce sera bientôt l'heure des hyènes. Très répandus en Ethiopie, notamment autour des villes et de la capitale, Addis-Abeba, ces charognards sont le cauchemar des habitants. Pas un mois ne s'écoule sans que les journaux n'annoncent l'attaque mortelle d'une hyène, dont les victimes sont le plus souvent des enfants ou des ivrognes. A Harar, grâce à un étrange accord conclu entre hommes et fauves il y a plus d'un siècle, ce genre de chose n'existe pas. Vers la fin du XIXe siècle, les habitants de Harar ont institué une nouvelle tradition : ils ont pris l'habitude de laisser à l'extérieur des murailles une partie de l'aja, le ragoût d'avoine à la viande qu'ils préparent le jour de la fête musulmane du mois d'août. Il y a une trentaine d'années, à l'époque où les lions avaient déjà disparu de la région, la ville a posté à chacune des cinq portes un employé municipal chargé de nourrir les hyènes. Et ces animaux ont pris l'habitude de venir manger dans la main des hommes au lieu de les dévorer. Ils sont devenus tellement inoffensifs que l'on a rapidement aménagé dans la muraille de petites "ouvertures à hyènes" qui permettent à ces charognards de venir manger les ordures. Une façon d'assurer presque gratuitement le nettoyage de la ville.

Des cinq employés municipaux, il n'en reste plus qu'un. Chaque soir, il prend place devant la porte de Sanga, au sud, et donne à manger aux hyènes pour impressionner les touristes. Je n'allais pas rater ça. Lorsque je suis arrivé à la porte de Sanga, dans mon taxi dégingué, la nuit enveloppait déjà la ville. Le chauffeur a laissé tourner le moteur et braqué ses phares sur le corps maigre d'un homme assis sur une grosse pierre. A ses côtés, deux grands seaux remplis d'os de vache auxquels s'accrochaient encore des lambeaux de chair. Devant lui, on distinguait à peine une étendue d'herbes hautes et clairsemées. L'homme, un nommé Ahmed, lançait des os dans l'obscurité et appelait les animaux invisibles par des noms étranges : "Yellah ! Pout !" Quelques minutes plus tard, j'ai vu des yeux briller sous le ciel noir. Puis d'autres encore. Les hyènes s'approchaient progressivement d'Ahmed, qui continuait à leur lancer des os. A la fin, l'homme a pris un bâton, au bout duquel il a fixé un morceau de viande. Un premier animal est venu jusqu'à lui d'un pas craintif et s'est saisi de la nourriture qui lui était offerte. Peu à peu, les autres sont venus chercher leur ration. Pour pimenter le spectacle, Ahmed est allé jusqu'à tenir le bâton avec ses dents, réussissant à faire sauter les hyènes.

Ensuite, l'homme m'a fait signe. Lorsque je me suis approché, la peur au ventre, il m'a tendu le bâton. Et j'ai donné à manger aux hyènes. A ma grande surprise, ces grands animaux, au pelage cannelle tacheté, décrochaient la nourriture avec une extrême délicatesse, tels des convives habitués à dîner à la table d'un roi. Nos chiens domestiques feraient bien de venir prendre quelques leçons de savoir-vivre auprès des hyènes de Harar. J'avoue que je n'ai pas osé m'essayer au numéro du bâton dans la bouche. Lorsque je suis parti, les hyènes ont commencé à ricaner. Sans doute avaient-elles flairé ma peur.

Javier Reverte